

dans le cœur de la Fleur des Prairies ? Non, non, point de pardon ! Mort au meurtrier ! Assowaum saura le trouver.

Rowson leva les mains au ciel.

« Puisse Dieu pardonner à l'infortuné à qui l'amère douleur arrache des paroles d'indignation et de haine ! »

Assowaum, appuyé sur son casse-tête, ne détourna pas son regard farouche de Rowson et fixa le méthodiste jusqu'au moment où le cercueil eut été descendu dans l'étroite enceinte du tombeau. L'Indien tomba de nouveau à genoux, et avant qu'il se fût retiré, la cérémonie était terminée.

Au retour le jeune Brown rencontra Rowson. Un sourire de bénédiction errait sur les lèvres du prédicateur : l'humilité et la piété se peignaient dans son regard. Le neveu de Harper le suivit machinalement des yeux. « Voilà donc l'homme qui m'a ravi le bonheur pour toujours ici-bas ! Spectre fatal dont la vue maudite fait renaître mes amers souvenirs ! Adieu, doux rêves de jeunesse ! Adieu, tendre Marion, adieu ! »

— Adieu ! dit d'une voix étouffée Assowaum ; adieu ! Voilà un étrange adieu à une amie qui n'est plus.

— Qui n'est plus ? dit Brown avec effroi.

— N'est-ce pas d'Alapaha que vous parliez ?

— Oui, oui, je parlais d'une personne qui n'est plus ; vous avez raison. Oui, elle est morte ! bien morte... pour toujours !

— Morte ! s'écria Assowaum d'une voix sourde ; tuée ; ah ! je saurai retrouver son assassin, moi ! L'oiseau murmura dans mes rêves son nom à mes oreilles. Mon frère blanc me prêterait-il son assistance pour venger ma pauvre Alapaha ?

Brown tendit la main à l'Indien. Resté seul, Assowaum pratiqua, à l'aide de son tomahawk, une petite ouverture dans la partie supérieure du tombeau où reposait la tête de la défunte. Et le soir il y plaça des vivres. Puis il alluma du feu et l'entretint soigneusement pendant que la nuit couvrait la terre de son voile sombre. Et jusqu'au lever du soleil le pauvre Indien murmura d'une voix plaintive le chant funèbre de sa tribu.

CHAPITRE XIV.

AVENTURE ARRIVÉE À ROBERTS PENDANT UNE CHASSE AUX PANTHÈRES.

Quinze jours s'écouleront après les événements décrits dans les pages précédentes, sans qu'il eût été possible de découvrir les coupables. L'oncle de Brown était presque rétabli, et l'heureuse diversion qui s'était opérée dans son état permit au jeune homme de consacrer une bonne partie de son temps à renouveler les recherches qui jusqu'alors étaient restées infructueuses.

Depuis les funérailles d'Alapaha, Assowaum n'avait pu se décider à quitter la tombe de sa femme. Il disparut pourtant un matin, subitement, sans que Brown lui-même sût quelle direction il avait prise en s'éloignant.

Malgré l'insuccès de tous les efforts qu'ils avaient faits, les colons ne perdirent pas courage ; ils continuèrent leurs recherches et ne virent dans la nécessité de trouver le coupable qu'un motif de plus de s'unir et de se liguier pour la protection de leurs droits. Convaincus de la nécessité d'une organisation régulière, la plupart des fermiers s'étaient joints aux bandes des Régulateurs, et un meeting, que tout indiquait devoir être très nombreux, fut fixé au samedi suivant. Les nombreux vols de chevaux qui avaient eu lieu dernièrement avaient mis tous le pays en émoi, et l'on était généralement persuadé que ceux qui avaient commis ces déprédations au détriment de leurs voisins devaient infailliblement être les auteurs du meurtre que nous venons de raconter.

Les rayons brûlants du soleil étincelaient sous la voûte verdoyante de la forêt ; le calme et l'immobilité régnaient sur toute la surface de la nature ; le vent n'osait pas souffler ni même respirer ; mais dans les broussailles les plus épaisses du bois, là où la Fourche-la-Fave envahit les plantations de cannes, régnait une animation qui contrastait avec le silence général : c'était une bruyante chasse aux bêtes fauves. Les chiens faisaient retentir les taillis de leurs aboiements sonores.

— Tayaut ! tayaut ! mes chiens ! cria Roberts en selle sur son cheval écumant, tout en s'élançant en avant par une large trouée sur le marécage.

L'animal, excité par le cri, fit un saut incroyable et se trouva enchevêtré dans un labyrinthe de vignes touffues. La meute s'avancait au galop en tête de la troupe des chasseurs comme une avant-garde ; ceux-ci la suivaient un à un, aussi vite que possible, car les obstacles qu'ils rencontraient sur leur passage étaient nombreux, et ils ne cessaient d'animer les chiens de la voix, toutes les fois qu'ils les apercevaient.

— Bien là ! bien mes beaux ! s'écria Roberts, qui tenait sa carabine de la main gauche et son lourd couteau de chasse de la droite, afin de se frayer un chemin à travers les ronces et les lianes. De cette façon, il éloigna de son visage un énorme cyprès qui avait été abattu à quelques pas de là, et en même temps coupa une ronce qui l'empêchait d'avancer. En cherchant à écarter cet obstacle, il en rencontra un autre qui, pour ne pas paraître aussi formidable que le premier, était en réalité plus difficile : c'était une vigne dont le cep rampait sur le sol et dont les ramifications échappaient à la vue. Avant qu'il eût eu le temps de porter un second coup ou de retenir son coursier lancé dans l'espace, celui-ci broncha, et Roberts tomba le long du tronc par dessus lequel il venait de sauter avec tant d'agilité.

— Tonnerre de tous les diables ! s'écria-t-il après s'être péniblement arraché du lit de fange où il était tombé, la tête la première. Poney ! viens ici ! viens ! Que le diable l'emporte ! Je crois qu'il s'est échappé pour aller chasser pour son propre compte.

Il ne croyait pas si bien dire. L'animal rusé, qui avait été si souvent le compagnon de chasse de Roberts, prenait trop de plaisir à ce noble exercice pour attendre l'arrivée de son maître et se débarrassa de son cavalier, le coursier suivit la meute bruyante avec la rapidité d'une flèche, et au bout de quelques secondes, il se trouvait hors de la vue et de l'ouïe de son maître.

— Le voilà parti ! Damnation ! s'écria Roberts en colère, après avoir prêté l'oreille un instant. Oh ! me voilà bien loti ! il paraît que l'hallali de la chasse aura lieu là-bas de l'autre côté des collines. Je ne serais pas étonné que la panthère eût quitté son gîte pour prendre un parti dans la direction de la Petite-Jeanne. Elle se dirige sans doute vers les bas-fonds pour se réfugier dans les roseaux de l'autre côté de la rivière. Voyons ! je vais courir par là, peut-être sera-ce moi qui lui porterai le coup fatal, en dépit de mes vieilles jambes. Un moment de patience ; je me suis déjà trouvé dans de plus grands embarras.

Mais un nouvel obstacle l'attendait là, c'était la difficulté de traverser le courant pour le cavalier démonté. Il descendit, il monta, il redescendit encore le long de l'eau pour découvrir un endroit guéable ; ses recherches furent vaines. Enfin il aperçut un tronc d'arbre à moitié pourri qui semblait avoir été fouillé par un ours, car des morceaux d'écorce gisaient çà et là sur le sol. Les marques des griffes de l'animal, très visibles, n'étaient pas antérieures à la dernière pluie. Cette découverte n'était cependant pas au fond d'une très grande importance, car les chiens de chasse aboyaient à pleins poumons, et il n'était pas facile de les faire taire. En fait, il eût été impossible de les diriger sur une autre piste, lors même que Roberts l'eût voulu ; mais il avait, ou croyait avoir de bonnes raisons pour ne rien faire de pareil.

Le vieux chasseur savait bien que la panthère essaierait d'atteindre son repaire, qu'elle avait, selon toute probabilité, quitté depuis peu ; mais il n'ignorait pas non plus que, pour y arriver, elle ne chercherait pas à traverser la rivière à la nage, attendu que ces animaux éprouvent une répugnance invincible pour l'eau. Le problème à résoudre pour lui était donc de trouver le plus vite possible un moyen d'arriver sur le bord opposé. D'un autre côté le bruit de la meute résonnait plus distinctement à ses oreilles, d'où il concluait que les chiens approchaient de plus en plus, et que le lieu où il était